

## Ch.-E. Babut prédicateur

---

Charles Babut a été prédicateur dans l'âme. Nul pasteur n'accorda au sermon une place plus importante dans son ministère. Sans négliger ses autres devoirs pastoraux, — auxquels il apportait une conscience dont on se souviendra longtemps, — prêcher l'Évangile, avec tout son cœur et toute sa pensée, entraîner vers son Sauveur les auditoires qui se pressaient au pied de sa chaire, était à la fois son constant souci et sa joie. Trop souvent, aujourd'hui, les comités, les foyers, les œuvres sociales, les œuvres de jeunesse, les budgets angoissants rejettent la prédication au second plan, et le sermon, renvoyé à la dernière heure, est hâtivement préparé, insuffisamment pensé... Charles Babut, pendant plus d'un demi-siècle, a donné sans défaillance ce bel exemple d'un pasteur qui a compris toute la portée de ce devoir essentiel : nourrir son troupeau du pain de vie.

Il a écrit à peu près tous ses sermons, mais en a peu publié. Trois volumes seulement, en dehors de quelques discours isolés, ont paru de son vivant, le dernier à l'occasion de son cinquantième pastoral. Ses enfants ont imprimé depuis deux recueils de prédications prêchées pendant la guerre, et une série de sermons, trop tôt interrompue, sous le titre : *La Bible et la Vie*.

Préoccupé de se renouveler sans cesse, Ch. Babut savait mettre à profit l'actualité, adapter ses discours aux besoins du moment. « J'ai peine, écrivait-il dans la préface du troisième volume, à me retrouver dans mes anciens discours. Lorsque j'aborde à nouveau un texte déjà traité une ou plusieurs fois, ce qui n'est par rare, je ne relis pas mes vieux manuscrits. Sous la poussière où ils dorment, trouvera-t-on quelque chose d'utile à publier, et d'approprié aux besoins de la génération contemporaine ? On en jugera après ma mort, si l'on pense qu'il vaut la peine de remuer et de fouiller ce bagage de plus d'un millier de sermons. » Il était très rare qu'il donnât deux fois le même discours. Il prêchait tour à tour, avec ses collègues, dans les trois temples de Nîmes, et il était admis que ce fût la même prédication. On nous assure qu'il ne céda jamais à la tentation. « Cela lui donnait plus de peine, a-t-il dit, de reprendre un ancien sermon que d'en composer un neuf. » Ses sermons, il les portait dans sa tête, le

long des rues, en visite, en voyage, et même à table. Et telle était sa mémoire qu'il pouvait ensuite les écrire d'un seul jet, sans rien avoir à changer à leur belle ordonnance. Dans ses dernières années, devenu sourd et presque aveugle, il les dictait avec une telle maîtrise de sa pensée, que, souvent interrompu, il ne s'impatientait jamais et reprenait tranquillement le paragraphe, ou même la phrase, où il les avait laissés. Il les relisait ou se les faisait relire une ou deux fois, et il les prêchait tels quels.

« Un jour que je devais prêcher pour lui, m'écrivit son fils Henry, je me suis trouvé légèrement indisposé. En m'accompagnant au temple, il m'a dit : J'ai pensé ce matin que tu pourrais être empêché de prêcher, et il m'est venu l'idée d'un sermon sur cette parole de Jésus à Nicodème : « Ne t'étonne pas... » Il m'a donné aussitôt le plan de ce sermon, si séduisant que j'ai demandé à lui laisser la parole... » Une de ses filles nous a raconté que, dans sa vieillesse, au cours d'une promenade, il avait ébauché devant elle le plan de trois sermons, admirablement composés, — et dont il ne s'est, du reste, jamais servi. Aux derniers jours de sa vie, épuisé par la maladie, il put encore dicter deux méditations, qu'un collègue, qui avait été son catéchumène, lut en chaire à sa place. Ch. Babut était mort quand fut lue la seconde, comme un message de l'au-delà à ses paroissiens bien-aimés. On devine la richesse d'une telle prédication, jaillie sans interruption de la vie et de l'expérience quotidienne d'un pasteur qui aimait passionnément les âmes, toujours attentif à combattre leurs doutes, à dissiper leurs illusions, à consoler leurs peines, à fortifier leur foi, écrasé parfois par le sentiment de sa responsabilité à leur égard.

\*  
\* \*

Au point de vue de la forme, on ne peut qu'admirer la clarté, la pureté classique du style de l'orateur. Il avait eu une formation littéraire exceptionnelle. Il possédait plusieurs langues : latin, grec, hébreu, allemand et anglais. Dans toutes ces langues, il pouvait citer de mémoire de larges extraits des grands écrivains. A onze ans et demi, en cinquième, il savait par cœur un chant d'Homère, « et je crois bien, ajoutait-il dans sa vieillesse, que je le sais encore ». Un jour, il me récita, sans hésiter, plusieurs vers latins tirés des *Géorgiques* et de l'*Enéide*, et qu'il avait autrefois notés pour leur splendeur. Ce goût de la beauté classique ne peut que mettre en valeur ses dons naturels. Les limites de cet article ne nous permettent pas de longues citations. Voici une page d'un sermon pris au hasard (*Le cri des pierres*) :

... « On appelle poètes ceux qui entendent plus distinctement

que d'autres ce soupir de la création ; ils discernent, dans toutes les régions du monde visible, dans l'animal qui se lasse et souffre, dans la fleur qui se flétrit à peine éclose, dans le bruit monotone du flot qui fatigue le rivage, dans la douce clarté des nuits sereines, je ne sais quelle mélancolie qu'ils traduisent en paroles humaines, et qui prête à leur poésie son charme le plus pénétrant. La Nature attendait donc aussi le Libérateur. Quand il parut pour la première fois sur la terre, elle s'illumina d'une clarté merveilleuse et souleva un coin du voile qui cache le ciel. Durant le ministère de Jésus, elle se montra docile à ses ordres, à sa voix les vents et les flots se calmaient, le sépulcre rendait ses morts. Tandis qu'il agonisait sur la croix, la nature se voila de ténèbres, comme pour ne pas voir son supplice. Quand il eut rendu l'esprit, la terre trembla, des rochers se fendirent, des sépulcres s'ouvrirent. N'y a-t-il pas là quelque chose comme le cri des pierres dont parle notre texte ? Visitons par la pensée quarante ans après la mort de Jésus, ce lieu, le plus célèbre de toute la terre, où fut Jérusalem. Est-ce que ces ruines fumantes, est-ce que cette désolation sans égale ne proclament pas tout ensemble la vérité de la prophétie de Jésus et la grandeur du crime de ses meurtriers. Est-ce que ces pierres, dispersées, noircies, ne crient pas à leur manière : « Hosannah au Fils de David ? »

On pourrait multiplier les exemples de ces pages harmonieusement balancées, où passe un large souffle d'éloquence. Qu'on nous permette une autre citation, où le style plus rapide devient singulièrement pressant, semble monter à l'assaut des cœurs. (Je l'emprunte au sermon : *Ils verront celui qu'ils ont percé.*) :

« ... Venez donc, pécheurs, pressez-vous autour de sa croix, et que je partage entre vous ce sang innocent que vous avez contribué à répandre. Y a-t-il ici quelqu'un qui charnel et grossier comme les soldats romains, ait comme eux poursuivi de ses railleries et de sa haine ceux qui croient aux réalités invisibles ?... Qu'il regarde à ce Juste immolé sur la Croix, car c'est lui qui l'a percé. Y a-t-il quelqu'un qui, orgueilleux comme les pharisiens, se soit fait une haute idée de sa propre valeur morale et religieuse, et ait pris en pitié ou en mépris la plupart de ses semblables ? qui, comme eux hypocrite, ait cherché à paraître bon, plutôt qu'à l'être et ambitionné la gloire qui vient des hommes, plus que celle qui vient de Dieu seul ?... Qu'il regarde à ce juste immolé sur la croix, car c'est lui qui l'a percé. Y a-t-il quelqu'un qui mondain comme les Saducéens ait haï comme ennemis de son repos et de ses plaisirs l'Évangile et ceux qui le prêchent ? qui, ami le l'argent comme Judas, ait sacrifié à l'appât du gain l'amitié, la vérité, la justice ? qui, lâche comme Pilate, ait étouffé le cri de sa conscience pour ne pas déplaire aux hommes ? qui, faible et inconstant comme Pierre, après avoir juré fidélité au Maître, l'ait renié par ses œuvres, par sa parole ou par son silence, de peur d'avoir à souffrir pour lui ? qu'il regarde à ce Juste immolé sur la croix, car c'est lui qui l'a percé. En un mot, y a-t-il ici quelqu'un qui ait volontairement violé la

sainte loi de Dieu, résisté à sa grâce, contristé son Esprit ? Qu'il regarde à ce Juste immolé sur la croix, car c'est lui qui l'a percé, et qui peut-être le perce encore à cette heure par sa rébellion et son ingratitude. — Si au contraire, il y a ici quelqu'un qui pense être exempt de péché, et qui comme le jeune homme riche ait observé dès sa jeunesse tous les commandements de Dieu, que cet homme vertueux et sans reproche se déclare innocent de la mort de Jésus-Christ, j'y consens ; mais aussi qu'il ne prétende avoir aucune part aux fruits de cette mort ; qu'il cesse d'appeler Jésus : Son Sauveur ; car Jésus atteste lui-même qu'il n'est pas venu appeler au salut des justes, mais des pécheurs ; *il ne donne la vie qu'à ceux qui lui ont donné la mort...* »

Souvent aussi la pensée de l'orateur se condense en quelques mots qui se détachent comme en relief, ouvrent des perspectives, se gravent dans la mémoire de l'auditeur ou du lecteur. Nous venons d'en souligner un exemple. En voici d'autres : Sur la sainteté de Jésus : « *Si Jésus avait été seulement le moins pécheur des hommes, il en eût été le plus repentant.* » Sur la curiosité d'Hérode et de ceux qui lui ressemblent : « *Pensez-vous que l'homme qui vit dans le désordre et le vice ait le droit d'avoir une opinion religieuse ?* » Sur le problème de Dieu devant la souffrance : « *Il sauve à sa manière, mais il sauve toujours ceux qui se confient en lui.* » A ceux qui doutent : « *Votre doute, s'il est sincère, n'est qu'une soif de plus.* » Etc...

Ch. Babut, dans sa profonde humilité, ne recherchait pas l'effet oratoire. Il s'en gardait d'autant plus qu'il lui était plus facile, de peur d'attirer sur le messager l'attention due au seul message. A ce point de vue, son troisième volume, publié plus de vingt ans après le second, et ses Sermons de guerre marquent une évolution très nette. Le prédicateur est devenu plus simple, plus direct, plus familier. Ses développements sont plus sobres, ses sermons prennent le ton d'un entretien intime avec l'âme qu'il veut gagner à Christ. Le style n'est plus que le serviteur de la pensée, se pliant sans effort, avec une singulière propriété de termes, à ses nuances les plus délicates.

Relevons aussi, au sujet de la forme, les plans solides, clairs, ingénieux souvent, sur lesquels Ch. Babut bâtissait ses discours. Chacune de ses prédications est un modèle de composition et de clarté. Là encore il était classique. On l'a comparé à Bourdaloue. S'en tenant rigoureusement au texte qu'il avait choisi, il le plaçait dans son vrai jour, le montrait sous ses différents aspects et en tirait les conséquences pratiques avec une logique sans défaillance. A propos de la parole de saint Paul : « Voici maintenant le jour du salut ! », avec quelle force il combat les trois objections possibles : 1° Il n'y a point de jour du salut ; 2° le jour du salut, ce sera demain ; 3° le jour du salut, c'était hier ! A

propos du reniement de Pierre, avec quelle connaissance du cœur humain il montrera « comment les grandes chutes se préparent, puis comment elles se réparent ! ». Toujours sa pensée bien ordonnée, sachant où elle va, s'empare de l'auditeur, le presse, « le poursuit presque dans ses derniers retranchements », et le conduit au but.

Etudiée sous ce rapport, la prédication de Ch. Babut offrirait à nos jeunes pasteurs les plus précieuses leçons d'homilétique. Elle les garderait de la tentation de tout dire à propos de n'importe quel texte, elle leur révélerait le secret de se renouveler sans cesse. Elle leur dévoilerait *par le détail* l'infinie richesse de la Bible, en leur apprenant à creuser le sens d'une phrase, d'un mot du Livre inspiré, jusqu'à la profondeur où ils deviennent passionnants d'actualité, éternellement vivants et féconds. Je ne citerai qu'un exemple de cette étude attentive du détail, faisant jaillir de l'ombre un mot qu'on n'avait sans doute pas remarqué, et qui éclaire tout. Il s'agit d'un sermon sur l'état actuel de l'Eglise (Lumière et ombres), sur ce texte : *Il y a encore de bonnes choses en Juda* (2 Chron. XII, 12). Parole d'espoir confiant ou d'avertissement sévère, selon le sens qu'on donne à l'adverbe : *encore* ; est-ce la constatation d'un progrès, ou celle d'un recul ? Est-ce le flot qui monte, ou la marée qui descend ?

\*  
\*\*

Nous voici amenés au fond même de la prédication de Ch. Babut. On peut la caractériser d'un mot : Elle est essentiellement biblique. C'est là son charme et sa force pour tout vrai fils de huguenot. Il y retrouve l'accent de la Bible, il y respire dans son climat spirituel. Chaque texte éveille dans la mémoire de l'auteur, comme des voix qui se répondent, d'autres textes qui l'éclairent et le complètent. La citation précise, l'illustration biblique appropriée se présentent d'elles-mêmes, semble-t-il, donnant au développement une autorité unique. Tel sermon (Le témoignage de Jésus) contient 80 références à l'Ancien et au Nouveau Testament. On dirait que, pour notre auteur, toute la Bible est présente dans chacune de ses parties, et que le plus simple texte suffit à l'évoquer tout entière, comme on entend chanter la mer immense dans la plus petite coquille du rivage.

C'est assez dire l'autorité souveraine que Ch. Babut reconnaît à l'Écriture sainte. Il ne met jamais en doute l'authenticité d'un récit, d'un miracle ou d'un livre quelconque. Il suppose toujours vrai et fermement établi tout ce que dit la Bible. S'il se heurte à des affirmations qui dépassent sa raison, il l'avoue, mais les accepte telles quelles. Sa fidélité aux croyances chrétiennes, telles qu'elles sont dans la Bible, est irréprochable.

Cependant, s'il va toujours aussi loin que le texte sacré, il ne va pas plus loin, et se garde avec soin de confondre les explications humaines, mêmes énoncées sous forme de dogme, avec la Parole de Dieu. S'il reconnaît la raison d'être, et même la nécessité des Confessions de foi (voir, par exemple, dans les Sermons choisis : *Expansion et pureté de l'Eglise*), il ajoute « que le Nouveau Testament n'en offre aucune trace, et qu'elles ne semblent pas avoir jamais réussi à protéger la pureté morale et religieuse de l'Eglise. » Dans un autre sermon (volume II, p. 261), il reconnaît même à chacun, « contre les hommes d'autorité, le droit et le devoir de juger par soi-même et pour soi-même, pourvu qu'on apporte à ces graves questions les dispositions que Dieu demande, le respect des choses saintes, la contrition du cœur », et surtout « cette compétence qu'on trouve dans la prière guidée et nourrie par la lecture de la Parole de Dieu. » Pour bien comprendre cette Parole, il faut se mettre à l'école du Saint-Esprit. Et nous y sommes certainement « si Jésus-Christ est toujours plus pour nous le Seigneur, si comme saint Paul on ne veut connaître que Christ, et Christ crucifié, si le cœur est soumis à Jésus-Christ, le Seigneur ». En qui remplit ces conditions, Ch. Babut reconnaît un frère en la foi. De là cette largeur chrétienne qui est l'atmosphère même de sa prédication.

Cette largeur lui venait aussi de sa préoccupation constante de comprendre autrui, — ce qui est le meilleur moyen d'en être compris. Aucune manifestation de piété sincère, aucun effort tenté pour rapprocher les hommes de leur Sauveur, par des méthodes nouvelles, ne le laissaient indifférent. On trouve dans tels de ses sermons (*Paix à ceux qui cherchent Jésus*, et bien d'autres) des pages ardentes de sympathie humaine, et à côté de la haine, de l'horreur du péché, qui était aussi l'un des traits de son caractère, un respect infini, une tendresse émouvante à l'égard des âmes. Ceux qui l'ont entendu, soit dans ses entretiens particuliers où l'on se sentait tout de suite conquis, soit en chaire, où son visage aux traits accentués, au regard profond, pouvait prendre une incomparable douceur, ressentent encore, après tant d'années, cette sorte de contact intime de la Charité, qui ouvre les cœurs.

Même chez les âmes qu'il ne comprenait pas tout à fait, ou dont il devait combattre le péché, même chez ceux qui avaient déchainé l'affreuse guerre, il cherchait encore à découvrir, à éveiller l'étincelle divine, et son amour ardent de la patrie ne l'empêchait pas d'exhorter ses auditeurs et de s'exhorter lui-même aux humiliations qui aident à comprendre... et à pardonner.

On imprime encore beaucoup de sermons, mais bien peu

supportent l'épreuve des caractères d'imprimerie, impuissants à rendre la flamme, la conviction, l'amour qui les inspiraient. Même les pasteurs n'en lisent plus guère... Mais si j'ai un instant hésité devant ces quatre ou cinq volumes de discours de Ch. Babut, je me suis senti bientôt entraîné et fortifié par la personnalité si marquée qui s'en dégagait, toute rayonnante de la présence de son Maître, et c'est une nouvelle dette de reconnaissance que j'ai contractée envers le grand pasteur disparu, mais non pas oublié.

Paul GOUNELLE.